This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

V4.H.1781

LA
HENRIADE,
EN DIX CHANTS.

HENRY IV.
Roy de France.

LA
HENRIADE,
EN DIX CHANTS,
AVEC
LA DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.

Par M. de VOLTAIRE.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Eliſabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un Vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon Gouvernement.

JE chante ce Héros, qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibere,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere.
Deſcends du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits ta force & ta clarté:

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre ;
C'eſt à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis, comment la diſcorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes ;
Viens, parle : & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiere,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
(*a*) Valois régnoit encor, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes :
Les loix étoient ſans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
(*b*) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettoient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier ;
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accabloit ſa foibleſſe.

(c) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſ-
pernon,
Jeunes voluptueux qui régnoient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs léthar-
giques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſa foible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Les peuples déchaînés, vils eſclaves des grands,
Perſécutoient leur Prince, & ſervoient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent;
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſerent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périſſoit enfin, lorſque Bourbon (d) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guer-
riere,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumiere:
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent;
Rome s'en alarma, les Eſpagnols tremblerent;
L'Europe intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.
On voyoit dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'égliſe; & du haut de ces tours,
Des ſoldats de l'Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible:

Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins ;
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſembloit ſes ſoldats.
On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connoiſſoit qu'un chef, & n'avoit qu'une égliſe.
(e) Le pere des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis, fixoit ſur lui ſes regards paternels,
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa race ;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace ;
De ſa couronne un jour il devoit l'honorer :
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtoit ſon appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,

Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hâſards ;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avoit porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours:
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre ; & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux :
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les loix, le mérite, & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion (*f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager

Dans la France à mon tour appellons l'étranger.
Des Anglois en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout temps l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, eſt François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtere
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeul à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettoit ces temps ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu ; ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (g) ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,

Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui.
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.
Déja des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne;
Mornay (*b*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zele & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord,
Les vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyre abandonnoit les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'aſſiégeoit une mer en furie,

Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'Univers il diſputoit l'empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Céſar (*i*) à la tempête oppoſoit ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſouleve les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde,
Forme, éleve, & détruit les empires du monde,
De ſon trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le Héros François daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.

Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines :
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la Sageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa ſecte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore, & demandoit aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout temps, diſoit-il, la vérité ſacrée,
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui menent juſqu'à lui ?

Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avoit voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France;
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſiere,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altiere,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la cour alors en cette grotte obſcure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable ; & tandis que la terre
Voit de ſectes ſans nombre une implacable guerre,
La vérité repoſe aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connoître.

Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris;
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foi-
bleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe;
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-
même;
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célebre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos états finiront les miſeres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres;
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui.
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.
Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de
flamme,
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces temps bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux,
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embraſſant coulerent de ſes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore

De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché :
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'étoit caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſerent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmerent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon ;
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit long-temps le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon regne étonnoit les humains.
C'étoit Eliſabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon regne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.

Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, & le temple de Mars.
Aux (k) murs de Weſminſter on voit paroître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands & le Roi,
Diviſés d'intérêts, réunis par la Loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible;
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un Roi, doux, juſte & politique,
Reſpecte autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les François,
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
En renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur (l) des Anglois il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine

Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle ; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priere humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi, vous ſervez Valois ? dit la Reine ſurpriſe :
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe ?
Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur ?
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore ;
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines:
Valois étoit eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi !
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.
Eliſabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts & quel enchaînement

Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ſes revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa légereté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes récits peu fideles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encor à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir;
Un autre, en vous parlant, pourroit avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur foibleſſe;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

Fin du premier Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) HENRI III, Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il étoit.

(*b*) Henri III (Valois), étant Duc d'Anjou, avoit commandé les armées de Charles IX, ſon frere, contre les Proteſtans, & avoit gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

(*c*) C'étoient les Mignons de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel : Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. Voyez les remarques ſur Joyeuſe au troiſieme Chant.

(*d*) Henri IV, le Héros de ce Poëme, y eſt appellé indifféremment Bourbon ou Henri.
Il nâquit à Pau en Béarn, le 13 Décembre 1553.

(*e*) Saint Louis, neuvieme du nom, Roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

(*f*) Henri IV, Roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion. Le Pape, dans ſa bulle, l'appelle génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon ; le prive, lui & toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs.

fiefs, & les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des Proteſtans, le Parlement toujours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

(g) C'étoit Henri, Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'eſpérance du parti Proteſtant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accuſée de ſa mort. Elle étoit groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon pere.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV, hiſtoire où le ſtyle, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

(h) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti Proteſtant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il ſavoit le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut ſavoir, ce qui étoit un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Eliſabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV eut changé de religion, Du-

pleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractere dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

La raiſon qui porta l'auteur à choiſir le perſonnage de Mornay, c'eſt ce caractere de philoſophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au Chant huitieme.

Et ſon rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Et au Chant ſixieme.

Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.

(*i*) Jules-Céſar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrétement, & s'embarqua ſur la petite riviere de Bolina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il ſe jetta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui même chercher ſes troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête. *Voyez* Plutarque.

(*k*) C'eſt à Weſminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre, il faut le concours de la chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire des loix.

(*l*) La tour de Londres eſt un vieux château, bâti près de la Tamiſe, par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

LA HENRIADE.

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Eliſabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthelemi.

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion dont le zele inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Geneve & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différends, où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du monſonge,
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.

Pour moi qui, de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de la vengeance,
On ne m'a jamais vu ſurpaſſer mon pouvoir,
D'une indiſcrette main profaner l'encenſoir :
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zele, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guiſe (*b*) ont eu moins de ſcrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zele,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le peuple & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,

Vos ſoins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous regnez, Londre (c) eſt libre, & vos loix floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis !
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue,
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle (d),
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie & la diviſion :
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes (e) aux Condés, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis :
Eſclave (f) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe :
Infidelle (g) à ſa ſecte, & ſuperſticieuſe (h),
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe

Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe ;
L'auguſte Eliſabeth n'en a que les appas :
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes.
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avoit rejoint ſon pere au tombeau deſcendu ;
Foible enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit ſeule, on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Sembloit d'un fils docile éterniſer l'enfance ;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Signala par le ſang ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des Rois.
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina la carriere.
Guiſe (*l*) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.
Mon pere (*m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,

Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toujours de ſa main, préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé (*n*), qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere,
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau, là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déja mourant, tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras mon foible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
Le Ciel, qui de mes ans protégeoit la foibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny (*o*), de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur :
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiſſage :
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des héros ;

Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre ou nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
D'un crime à leurs ſujets applanir les chemins !
Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidelle,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un héros connoît la défiance :

Parmi

Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance ;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-temps des tendreſſes de mere,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincere,
Vouloit par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouir plus long-temps.
Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens :
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre :
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre :
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils,
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
Et le malheureux Prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avoit trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtere,
Il me donna ſa ſœur (*p*), il m'appella ſon frere.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal !
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal !
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je (*q*) ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas

A Médicis encor imputer ſon trépas :
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénouement la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
(r) De ce mois malheureux l'inégale courière,
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumiere :
Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable.
Il ſe leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne perſonne,
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny (s),
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,

Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.
Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme alloit briſer la porte;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtoit, ou preſſoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne...
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous.....
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes;

Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
(t) Beſme, qui dans la cour attendoit ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on differe ſon crime;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les ſoldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des François, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte (u), on l'outrage encor après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître joulr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourroit cependant exprimer les ravages,

Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zele au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglans;
Guiſe (x) étoit à leur tête, & bouillant de colere,
Vengeoit ſur tous les miens les mânes de ſon pere.
Nevers (y), Gondi (z), Tavanne (a), un poignard à la main,
Echauffoient les tranſports de leur zele inhumain;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre, & marquoient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent !
Renel (*b*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent ;
Et (*c*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac (*d*) & Soubiſe (*e*) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne ;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemploit cette fête ;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etoient de ce héros les pompes triomphales.
Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le (*f*) Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouilloit ſes mains ſacrées :
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,

Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colere.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main ;
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins tromperent les efforts.
De Caumont (g), jeune enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans ;
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées :
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années ;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers déroboit ſon enfance ;
Son pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens !

Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtoient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avoit maſſacré mes plus chers domeſtiques ;
Le ſang de tous côtés inondoit mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi ſe leverent ;
Je touchois au moment qui terminoit mon ſort ;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit. . . . .
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie,

Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal:
Tout imita Paris: la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi:
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi;
Et des fleuves françois les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

Fin du ſecond Chant.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(*a*) PLUSIEURS hiſtoriens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne-foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

(*b*) François, Duc de Guiſe, appellé communément alors le grand Duc de Guiſe, étoit pere du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le Cardinal ſon frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, pere d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'eſprit foible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-là à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'oſa pas, dit M. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le Duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria : (Le pauvre Roi que nous avons.)

(*c*) M. de Caſtelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Eliſabeth, parle ainſi d'elle.

« Cette Princeſſe avoit toutes les grandes qua» lités qui ſont requiſes pour régner heureuſe» ment. On pourroit dire de ſon regne ce qui » advint au temps d'Auguſte, lorſque le temple » de Janus fut fermé, &c.

(*d*) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles XI, ſur la fin de la vie de ce Prince, & enſuite avec Henri III. Elle avoit été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avoit ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(*e*) Dans les mémoires de la Ligue, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

(*f*) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Baſtille, & avec un gentilhomme Breton, nommé Moſcouet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Proteſtans vainqueurs : (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en François.)

(*h*) Elle étoit aſſez foible pour croire à la magie, témoins les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

(*i*) La bataille de Dreux fut la premiere bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de ſon

temps, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin bleſſé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un Anglois nommé Stuart, le même qui l'avoit pris à la bataille de Dreux.

(*l*) C'eſt ce même François de Guiſe, cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeoit les Proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois le tua parderriere d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere d'Henri IV, étoit un eſprit foible & indécis. Il quitta la Religion Proteſtante où il étoit né, dans le temps que ſa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne ſut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervoit le parti des Guiſes qui l'opprimoient contre les Proteſtans qu'il aimoit. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guiſe.

(*n*) Le Prince de Condé, dont il eſt ici queſtion, étoit frere du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut long-temps le chef des Proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Monteſquiou, Capitaine des gardes du Duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, fils du mort, chercha par-tout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV étoit à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(o) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

(p) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV, en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV, attirée à Paris avec le reſte des Huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la St. Barthelemi; mais Caillart, ſon Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, Proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouverent aucune marque de poiſon.

(r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la rue Bétizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge, appellée l'hôtel St. Pierre, où on voit encore ſa chambre.

(ſ) Le Comte de Teligni avoit épouſé, il y avoit dix mois, la fille de l'Amiral. Il avoit un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer, s'étoient laiſſés attendrir à ſa vue; mais d'autres plus barbares le maſſacrerent.

(t) Beſme étoit un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

(*u*) On pendit l'Amiral Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec ſa cour jouir de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.)

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré : mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels étoit l'hiſtoire du temps, écrite de la main de Coligny.

(*x*) C'étoit Henri, Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois : il étoit fils du Duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

(*y*) Fréderic de Gonzague, de la maiſon de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

(*z*) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(*a*) Gaſpard de Tavannes, élevé Page de François I. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant : (Saignez, ſaignez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon pere étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, & que le confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné : (Quoi vous ne me parlez point de la St. Barthelemi ? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.)

(*b*) Antoine de Clermont-Renel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du Baron des Adrets, & par ſon propre couſin, Buſſy d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*c*) Guerchy ſe défendit long-temps dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre, mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(*d*) Marſillac, Comte de la Rochefoucault, étoit favori de Charles IX, & avoit paſſé une partie de la nuit avec le Roi. Le Prince avoit eu quelque envie de le ſauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.)

(*e*) Soubiſe portoit ce nom, parce qu'il avoit épouſé l'héritiere de la maiſon de Soubiſe. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-temps, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allerent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette Cour abominable.

(*f*) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX, & lui avoit dit pluſieurs fois, qu'il avoit chargé lui même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes ſujets proteſtans, la nuit de la St. Barthelemi.

(*g*) De Baumont, qui échappa à la St. Barthelemi, eſt le fameux Maréchal de la Force,

qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maiſon de la Force. Il dit dans ſes mémoires, que ſon pere & ſon frere furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

LA HENRIADE.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Regne d'Henri III. Son caractere. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation d'Henri III, & d'Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquerent de victimes;

Le peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccede à ſa furie ;
Il entendit gémir la voix de ſa Patrie.
Bientôt Charles lui même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes;
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévere,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colere,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé :
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible eſpérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne (*b*) en ce temps avoit d'un commun choix
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux;
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie!
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfere à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avoit paſſé comme une ombre légere.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais foible, & moins Roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance

Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes ;
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes,
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & payoit leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſoit l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paroître Guiſe (*e*) ; & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſere,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux :
Il ſavoit prévenir la timide indigence ;
es bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence :
Il ſe faiſoit aimer des grands qu'il haïſſoit ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,

Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.
Quand il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé crut fixer l'inconſtance ;
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte ;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques :
L'un n'en poſſédoit plus que les frivoles marques ;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avoit beſoin du vain titre de Roi.
Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguerent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête,
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtois encor, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi, qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,

Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa défenſe:
J'offrois à ſa foibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courois le ſauver ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui pouvoit le ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtere,
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des ſectes étrangeres,
Me peignoit ennemi de l'Égliſe & de Dieu :
» Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu ;
» Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels (*d*). »
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels ;
Juſqu'au palais du Roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop foible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frere, à la Ligue ſoumis,

S'uniſſoit, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.
Je plaignis ſa foibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées :
Joyeuſe, avec ardeur, venoit fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des foibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égaloit le courage,
Diſperſoit mes amis, leur fermoit le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtroit Valois (e),

Qui flattoient ſa molleſſe, & lui donnoient des loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les François inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus ; & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſont ame accoutumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches ſoldats
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,

Accoutumés

Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures,
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans François, tel eſt le caractere:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire:
De l'ombre du repos ils volent aux haſards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe;
Je l'apperçus bientôt porté par des ſoldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclorre

Des baiſers du zéphyre & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (*f*) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire,
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus foible courage ;

L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa foible autorité.
Il n'en étoit plus temps ; la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe (*g*) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple ou retenoit la rage ;
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais couroit avec furie :
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie :
Mais lorſque d'un coup-d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,

A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus temps d'offenſer à demi ;
Et qu'élevé ſi haut ; mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au trône, il marchoit au ſupplice.
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des François, ſecondé de ſes freres,
Ce ſujet (*b*) orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachoient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.
Valois, qui cependant différoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats ;
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
Au milieu des Etats Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône, & ſûr de ſes projets,
Crut dans ſes Députés voir autant de ſujets.
Déja leur troupe indigne, à ſon Tyran vendue,

Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſolue ;
Lorſque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colere ;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (*i*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé,
Et ce front, que Valois craignoit encore peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe, embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon pere à venger.
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere ;
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Mayenne (*k*) dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes ;
Il ſuccede à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins,
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chere,
Le conſole aiſément de la perte d'un frere ;
Il ſervoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui,
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des tyrans.
Il connoît leurs talens, il ſait en faire uſage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altiere eſpere en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale (*l*) au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible.
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,

Philippe (*m*), de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle,
Et Rome (*n*), qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé:
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colere;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere:
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage (*o*):
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage:
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu:
Il gémit du repos qui l'avoit abattu.
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
Tels étoient de Henri les ſinceres diſcours.
Des Anglois cependant il preſſe le ſecours:

Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglois vont bientôt ſur ſes pas,
Fondre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex (*p*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyoit pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête :
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre,
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups ?
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous :
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;

De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'Univers.
Sixte (q) au trône élevé du ſein de la pouſſiere,
Avec moins de puiſſance a l'ame encore plus fiere.
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des foibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues.
Et l'Univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſerent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'océan (r) ſa fuite & ſes naufrages;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez donc à leurs yeux, votre noble entrepriſe

Si Mayenne eſt dompté, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre.

Fin du troiſieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Il fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortoit par les pores.

(*b*) La réputation qu'il avoit acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573 Il ſuccéda à Sigiſmond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

(*c*) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550, de François de Guiſe & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, du temps du Concile de Trente, & entamé par François, ſon pere.

(*d*) On reprit l'Auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithete de *criminels* releve l'expreſſion de *prêche*.

(*e*) Anne, Duc de Joyeuſe, avoit épouſé la ſœur de la femme d'Henri III. Dans ſon ambaſſade à Rome, il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-temps les deux Secrétaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre

Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparoit ſon armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie, nommés Bordaux & Deſcentiers.

(*f*) Dans le même temps que l'armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſoit des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuſe de Reîtres venus au ſecours d'Henri IV; & après les avoir harcelés & fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(*g*) Le Duc de Guiſe, à cette journée des Barricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III, ſes gardes, après les avoir déſarmés.

(*h*) Le Cardinal de Guiſe, l'un des freres du Duc de Guiſe, avoit dit plus d'une fois qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpenſier, ſœur des Guiſes, vouloit qu'on ſe ſervît de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connoît la deviſe d'Henri III; c'étoient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cœlo*, auxquels les Ligueurs ſubſtituerent ceux-ci: *Manet ultima clauſtro*. On connoît auſſi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abſtulit, altera nutat,
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que l'Auteur a lue dans les manuſcrits de feu M. le Préſident de Meſmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes poſſéda.
Bientôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.

L'autre va tombant de même,
Grace à ſes heureux travaux :
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſieme.

(*i*) Il fut aſſaſſiné dans l'anti-chambre du Roi, au Château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, Gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit diſtribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les aſſaſſins étoient la Baſtide, Montſivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

(*k*) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré, tué à Blois, avoit été long-temps jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de ſon frere, à l'activité près.

(*l*) *Voyez* la remarque (*b*) au quatrieme chant.

(*m*) Philippe II, Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de ſa famille.

(*n*) La Cour de Rome, gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII, ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles, contre la Maiſon Royale, comme on peut voir aux remarques ſur le premier Chant.

(*o*) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III ſuivi

d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prieres de ſes vieux Officiers, qui craignoient pour lui une ſeconde St. Barthelemi.

(*p*) Robert d'Evreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Eliſabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avoit battus plus d'une fois ſur mer. La Reine Eliſabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au ſecours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

(*q*) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti), homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant Cordelier, il aſſomma de coups le neveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l'Ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il compoſa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V, contre la Reine Eliſabeth; cependant il eſtimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(*r*) Cet événement étoit tout récent; car Henri IV eſt ſuppoſé voir ſecrétement Eliſabeth en 1589, & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Eliſabeth de croire, que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon pere.

Mais le critique ne ſongeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'Auteur, déſavoué & condamné par la plupart de ſes confreres, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

LA HENRIADE.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'AUMALE étoit prêt de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, ſouleve la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du bourreau des Magiſtrats qui tenoient pour le parti des Rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde;

La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignoit l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il falloit un appui ;
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent :
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, le Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce Roi trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (*a*) de Joyeuſe oſa long-temps paroître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiecle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour :
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire ;
Du pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale (*b*),
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous

Vous ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne.
Avec eux sans relâche, il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégans son bras couvroit la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues;
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Déja plein d'espérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la surprise augmentoient les alarmes:
Tout plioit, tout trembloit, tout cédoit à ses armes:
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paroître:
Mornay, qui précédoit le retour de son Maître,
Voyoit déja les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;

Il court ; il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même :
» Juſte Ciel ! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons ! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les François ſe rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paroît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins ;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent ;
La victoire revient, les Ligueurs diſparoiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives ;

Sa voix pour le moment les rappelle aux combats ;
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De ſon front menaçant la terreur les renverſe ;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe ;
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.
Mais que dis-je ? Il s'arrête, il montre aux aſſiégeans :
Il montre encore ce front redouté ſi long-temps.
Des ſiens qui l'entraînoient fougueux il ſe dégage ;
Honteux de vivre encor il revole au carnage ;
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort alloit punir ſon audace fatale.
La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours ;
Elle s'éleve en l'air & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable,
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,

De cette main barbare, accoutumée aux crimes
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un Tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle :
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connoît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris :
Il veut que les aſſauts ſuccedent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les chefs ſont unis, tout ſuccede à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?

Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere ;
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere :
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre ;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre ;
Tant le foible vulgaire avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité !
Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots :
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,

Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les François le trouble & les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes ;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté ;
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels :
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels ;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois ;
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,
On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnoient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au trône des Céſars.
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.
Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imiterent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſerent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu !
La pauvreté ſoutint leur auſtere vertu ;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire,
Du fond de leur chaumiere ils voloient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire
Placerent ſans rougir l'inceſte & l'adultere
Et Rome, qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces Tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;

(c) De l'Égliſe & du peuple on régla mieux les droits.

Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois.
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte (d), alors étoit Roi de l'Égliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtere & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnoit la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroît ſimple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

A peine la Diſcorde avoit frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux ?
Avec un ris malin la flatte, la careſſe ;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe ;
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlois, & ſoudain les Rois humiliés,
Du trône en frémiſſant deſcendoient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflоit les guerres ;
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres ;
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux temps n'eſt plus. Le Sénat (*e*) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Égliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'eſt lui, qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !

Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le Prince & l'État retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.
Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour ;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyoit digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtoient cet heureux temps trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle leve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs ;

Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
C'eſt-là que s'aſſembloient ſes ſages révérés,
Des vérités du Ciel interpretes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modeles,
A leur culte attachés, à leur Prince fideles,
Conſervant juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
Menacé par ſa voix, le foible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
« L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie;

» En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens (*f*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonçe aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſteres,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnoiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt temps de ſortir de l'ombre de vos Temples;
Allez d'un zele ſaint répandre les exemples :
Apprenez aux François, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtere ſaint par Dieu même honorée,

Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces temps, où ſont ces jours
proſperes,
Où j'ai vu les François maſſacrés par leurs freres?
C'étoit vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs
bras;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au même inſtant donne à tous le
ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle:
L'étendard (*g*) de la croix flottoit au milieu
d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la Religion;

Il connoît ce grand art, aux Princes néceſſaires,
De nourrir la foibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportemens, d'eſpérance & de joie:
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'Ange des mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La Diſcorde (*h*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe:
Et juſques ſous le Dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtes;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices (*i*).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ſes embraſemens,

Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion ;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pencher ſa balance ;
Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit ſa ſureté.
Il étoit dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince eſt l'organe & l'appui,
Marchoit d'un pas égal entre ſon peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion :
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une affreuſe cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Buſſi les conduiſoit ; ce vil gladiateur (*k*),
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,

Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
« Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui penſez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs
» vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
» il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
» Ce peuple fut long-temps par vous-même abuſé;
» Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênoient ſans
» doute.
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on
» redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tel dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendoient fiérement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſi plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, tyrans, ou ſuivez-moi. . . . . .
Alors Harlay ſe leve, Harlay, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juſte autant qu'intré-
pide ;

Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux ſouverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuſes mains.
Muſe, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence;
Le vertueux de Thou (*l*), Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené
Dans cet affreux (*m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables?
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau!
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon (*n*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;

Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec
gloire.
Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins ;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout ſanglans des peuples malheu-
reux
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

Fin du quatrieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) HENRI, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit Capucin ſous le nom de frere Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un Balcon, au-deſſous duquel beaucoup de Peuple étoit aſſemblé : *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paroiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat & un renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon Couvent, où il mourut.

(*b*) Le Chevalier d'Aumale, frere du Duc d'Aumale, de la maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpiroit aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

(*c*) *Voyez* l'hiſtoire des Papes.

(*d*) Sixte-Quint, étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'*Aſne d'Ancone*.

On ſait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

(*e*) On ſait que pendant les guerres du treizieme ſiecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Fréderic II, mais encore d'offrir la couronne Impériale à Robert, frere de S. Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une Couronne, ſur laquelle ni lui, ni le S. Pere, n'avoient aucun droit. En 1570, le Parlement ſédentaire donna un Arrêt contre la Bulle IN CŒNA DOMINI.

On connoît ſes remontrances célebres ſous Louis XI, au ſujet de la Pragmatique-Sanction; celle qu'il fit à Henri III contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelloit la maiſon régnante, *génération bâtarde*, &c. & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

(*f*) Le 17 de Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les ſujets étoient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Févre, Doyen, & quelques-uns des plus ſages, refuſerent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de ſon corps. Tous les ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étoient déclarés contre la maiſon Royale, ſe rétracterent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avoit eu le deſſus, ſe ſeroit-on rétracté?

(*g*) Dès qu'Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des

Moines endoſſerent la cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme déſigne la proceſſion de la Ligue, où douze cents Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

(*b*) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a remarqué l'Abbé le Gendre, dans ſa petite Hiſtoire de France; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences & leurs émiſſaires. Ils avoient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyere, Lieutenant particulier; le Commiſſaire Louchard, Emmonot & Morin, Procureurs; Oudinet, Paſſart, & ſurtout Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai en paſſant que Senaut étoit pere du Pere Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

(*i*) Les Seize furent long-temps indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc; *Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.*

(*k*) Le 16 Janvier 1589, Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes étoit devenu le Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du Parlement, ſuivi de cinquante ſatillites: il préſenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

(*l*) Auguſtin de Thou II. du nom, oncle de ce célebre Hiſtorien; il eut la charge de Préſident du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conſeiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron étoit le biſaïeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes poéſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul étoit oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de *Blancménil*, parce qu'il poſſédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

(*m*) La Baſtille.

(*n*) En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Briſton, homme très-ſavant, & qui faiſoit les fonctions de premier Préſident en l'abſence d'Achille de Harlay, Claude Larcher, Conſeiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet, par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer, que Hamilton, Curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, étoit venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui des Prêtres, qui ſervoient d'archers.

LA HENRIADE.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les aſſiégés ſont vivement preſſés. La Diſcorde excite Jacques Clément à ſortir de Paris pour aſſaſſiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatiſme, qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Eſprits infernaux. Henri III eſt aſſaſſiné. Sentiment d'Henri IV. Il eſt reconnu Roi par l'Armée.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur ſein la perte des rebelles:
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts,
Les Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence,

D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain ſecours;
La victoire à grands pas s'approchoit ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers:
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſoloient nos cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée;
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparoit un maître au lieu d'un allié;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque temps changer la deſtinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux féduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.
L'Egliſe a de tout temps produit des ſolitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des regles ſéveres,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacroient à Dieu par des vœux ſolemnels.

Les

Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiecle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues:
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-temps leur ſecte en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zele & bien moins de puiſſance,
Cet Ordre reſpecté fleuriſſoit dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément (*a*) dans la retraite avoit dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit foible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,

Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit, que tout ſouillé de cendre & de pouſſiere,
Un jour il prononça cette horrible priere :
Dieu qui venges l'Egliſe & punis les Tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ?
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever :
Détourne loin de nous la mort & la miſere ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
Viens, des Cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur :
Viens, deſcens, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée ;
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents :
Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques,
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques.
La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers.
Elle amene à l'inſtant de ces Royaumes ſombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
Il vient, le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,

Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon (*b*)
Guidoit les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps,
A l'affreux Teutates (*c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druides.
Du haut du Capitole il crioit aux Païens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte (*d*) turbulente,
Qui ſur un Roi trop foible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paroître,
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître ;
Et qui toujours puiſſant même après ſon trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats,
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête,
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiete,
Le faux zele enflammé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant,
Il entre (*e*) ; & d'une voix majeſtueuſe & fiere,
Dieu reçoit, leur dit-il, tes vœux & ta priere ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuiſſans ;
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes ;

Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (*f*) autrefois pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris,
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter,
Mais tu rougis déja de l'avoir différée....
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je? il le commande; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France:
Et ſi de cés deux Rois tes citoyens ſauvés,
Te pouvoient! ..... mais les temps ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.

Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puiſſant:
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur?
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur:
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence:
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés;
Ses (g) ſacriléges vœux au Ciel ſont adreſſés;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtere,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés;

Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres,
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien ſincere,
Ont porté trop ſouvent le même caractere;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs:
Du vrai zele & du faux, vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer;
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe a cueillir le fruit ſans en être complice:
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide,
Des Seize en même temps le ſacrilége effort
Sur cet événement interrogeoient le ſort.
Jadis de Médicis (*b*) l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,

Approfondit long-temps cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil autel dreſſé ſur un tombeau :
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leur ſacriléges mains ont mêlé ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées.
Appareil menaçant de leur myſtere affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſere profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang ;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flang ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image,
Et penſent (*i*) que la mort, fidele à leur courroux,

Va

Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu (*k*) joint cependant la priere au blaſphême :
Il invoque l'abyme, & les Cieux, & Dieu même,
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'Univers ;
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda du haut de Samarie,
Des Prophetes menteurs tonnoit la bouche impie :
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (*l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe ;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature ;
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Portent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre ;

L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre :
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon trône avoit compté ſes jours,
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours;
La mort impatiente attendoit ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au camp Royal a marché ſans effroi.
Il arrive; il demande à parler à ſon Roi;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-temps;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtere.
Il ſubit ſans alarme un examen ſévere;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le menſonge adroit, qui conduiſoit ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zele
Fut toujours formidable à ce peuple infidele,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus foible accomplit ſes ouvrages.
Devant le grand Harlay lui même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fideles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zele & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendoit les bras:
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:

Mille bras ſont leyés pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un foible ſolitaire égara la raiſon.
Déja Valois touchoit à ſon heure derniere ;
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reſte de lumiere ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſinceres, ou feintes.
Quelques-uns que flattoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres, qu'occupoit leur crainte intéreſſée,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune paſſée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,

Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié:
En vain ſon intérêt combattoit ſa pitié:
Ce Héros vertueux ſe cachoit à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'alloit fermer la mort,
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes,
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi:
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû;
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu:
Mais ſongez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel!
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiſſant génie,
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connoiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups,
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare .....

Juſte Ciel ! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !..... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre ſur ſa tête & termine ſon ſort.
Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts,
De Couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes :
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux.
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin :
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cauſe des Rois redouble encor ſon zele.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-temps la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître ;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.

Ces braves Chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des Héros de mon ſang me rendra l'héritage :
Les Pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits,
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique : & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.

Fin du cinquieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) JACQUES CLÉMENT, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtriſe lorſqu'il commit ce parricide.

(*b*) Pays des Ammonites, qui jettoient leurs enfans dans les flammes, au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient ſous le nom de Moloc.

(*c*) Teutatès étoit un des Dieux des Gaulois, Il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que Mercure: mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifioit des hommes.

(*d*) Les Enthouſiaſtes, qui étoient appellés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

(*e*) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſuroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit ſe trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

(*f*) Frere Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défierent de lui, l'épierent pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond ſommeil, ſon bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

(*g*) Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

(*h*) Catherine de Médicis avoit mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Greve ſous Henri III, pour *ſorcellerie*, accuſa douze cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étoient pouſſées ſi loin dans ces temps-là, qu'on n'entendoit parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des Juges ſuperſtitieux, qui les puniſſoient de bonne-foi comme tels.

(*i*) Pluſieurs Prêtres ligueurs avoient fait faire de petites images de cire, qui repréſentoient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettoient ſur l'autel, les perçoient pendant la meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantieme jour les perçoient au cœur

(k) C'étoient pour l'ordinaire des Juifs, que l'on ſe ſervoit pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la cabale dont les Juifs ſe diſoient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employerent des Juifs à ces prétendus ſortiléges.

(*l*) Ateïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre

les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortoit y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant des Divinités infernales.

(*m*) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci devant.

Villeroi, qui avoit été Secrétaire d'Etat ſous Henri III, & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi, par le Duc d'Epernon.

(*n*) Achille de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſi-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre étoit contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance, & c'eſt ce qui me feroit croire que la lettre étoit véritable, & qu'on l'auroit ſurpriſe au premier Préſident de Harlay, autrement on auroit fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue.

(*o*) Henri III mourut de ſa bleſſure le 2 d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maiſon où il avoit pris avec ſon frere la réſolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens; car cette maiſon n'étoit point encore bâtie du temps de la St. Barthelemi.

LA HENRIADE.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Après la mort d'Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des Etats se sépare: ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant entre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix,

Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance;
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuſe, inquiete aveuglée,
Oſe de ces Etats ordonner l'aſſemblée (a),
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils penſoient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins,
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'étoit beaucoup de l'être;
Et qu'enfin quel qu'il ſoit, le François veut un Maître.
Bientôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Iberie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miſeres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs, auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.

Là de nos Parlemens les ſages Députés,
Ne défendirent point nos foibles libertés.
On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire:
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangere.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré;
Près de lui pour Mayenne un Dais eſt préparé.
Sous ce Dais on liſoit ces mots épouvantables:
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'aſſemble, & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare,
Qu'il eſt temps que les Lys rampent ſous la Thiare;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Hérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa Patrie.
Mais un parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encor à ſa vaſte puiſſance;
Et de ces vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévoroit en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi, le dangereux honneur.
Soudain Potier (c) ſe leve, & demande audience;
La rigide vertu faiſoit ſon éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avoit vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il éleve ſa voix, on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots;
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paroiſſoit Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſoit à ſa voix.
» Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême:
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,

» Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros inſigne,
» S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Rotier le voit entrer ſans changer de viſage :
» Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre ;
» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colere ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
» Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.

» J'entends ces noms affreux de relaps, d'héré-
tique :
» Je vois d'un zele faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez :
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle
rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre
hommage ?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'inſ-
truire ;
» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez
l'empire.
» Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous
ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les
hommes.
» Comme un Roi, comme un pere, il vient
vous gouverner :
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous par-
donner.
» Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il
l'être ?
» Quel droit vous a rendus Juges de votre maître?
» Infideles Paſteurs, indignes Citoyens !
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chré-
tiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de
plâtre, » Marchoient

» Marchoient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
» Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauds,
» Sanglans, percés de coups, béniſſoient leurs bourreaux !
» Eux ſeuls étoient Chrétiens, je n'en connois point d'autres.
» Ils mouroient pour leurs Rois, vous maſſacrez les vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.
A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confondre :
Ils repouſſoient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'aux Ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
Les nuages épais que formoit la pouſſiere,
Du ſoleil dans les champs déroboient la lumiere.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit étoit l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'Univers.
C'étoit du grand Henri la redoutable armée,

Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne & marchoit vers Paris.
Bourbon n'employoit point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des temps & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il vouloit à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts,
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'étoit point tel en ces temps orageux,
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermoient ſon enceinte.

Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où nos Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etoient de longs hameaux d'un rampart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces (*d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:

Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
Des noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide :
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts :

Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſes, ils marchent, ils s'avancent :
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déja, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lys les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi:
Ils ſembloient reſpecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédoient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime,
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccede avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine

Tient encor près des Lys l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris, ſont par tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avoient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal:
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même-temps,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchoit ſous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et ſembloit s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Eſſex monte à la breche où combattoit d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.

François, Anglois, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mourroient enſemble.
Ange, qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Eſſex & ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage ;
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes conſternées,
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque temps ſon choc impétueux :
Mais bientôt renverſant ſa barriere impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes :
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,

Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.
Comme il parloit ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautés immortelles;
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,

Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammoit dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde :
O fatal habitant de l'inviſible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je ſuis cet heureux Roi que la France révere,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere :
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi :
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime :
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & François, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,

Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquille :
François, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyen malheureux, peuple foible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumiere,
Après avoir rempli sa brûlante carriere,
Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît soir loin de nous ;
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du saint Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne (e) tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

Fin du sixieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) COMME on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III, les Etats de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

(*b*) L'INQUISITION, que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

(*c*) Potier de Blanc-Ménil, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrieme & cinquieme Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. (*Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur*, lui dit-il, *mais je ne puis vous regarder comme mon maître*).

(*d*) C'eſt dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la premiere fois. Preſque tous nos Arts ſont dus aux Italiens.

(*e*) On ſait combien d'illuſtres priſonniers

d'État, les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travailloit à la Henriade, le Secrétaire d'Etat *le Blanc* étoit priſonnier dans ce Château, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

LA HENRIADE.

CHANT VII.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS tranſporte Henri IV en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Deſtins, ſa Poſtérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaiſans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence;
L'un eſt le doux ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance:
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon foible corps
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:

L'autre anime nos cœurs, enflamme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs :
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui ;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidele.
Le ſommeil l'entendit de ces antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
Regne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere,
Des Cieux en un moment traverſent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs :
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumiere,
Il donne en ſe montrant la vie à la matiere,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe (x), & s'évitent ſans ceſſe ;
Et ſervant l'un à l'autre & de regle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,

Où la matiere nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des mondes ſans fin,
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin,
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide.
C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide:
C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore:
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.
La mort auprès de lui, fille affreuſe du temps,
De ce triſte Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois, les Bonzes & les Brachmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre (*b*) encore aveugles ſectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées.
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiete,

A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophete.
Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.
Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connoît tout,
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le Trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle eſt, diſoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux?
» Pourroit-il les juger tel qu'un injuſte maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connoître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut ſauver tous.
» Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous;
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature.
» Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure,
» Sur cette Loi, ſans doute, il juge les Païens;
» Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.
Tandis que du Héros la raiſon confondue,

OXFORD

S'avançoit à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidoit ſes pas : Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
L'aſſaſſin de Valois ! Ce monſtre devant moi !
Mon pere, il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouillet les ſaints Autels :
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (*d*),
Ici dans les tourmens l'Enfer les déſavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus ſéveres loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leur grandeurs paſſageres,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaiſance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans ;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écraſe.
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.

Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres :
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres ;
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'ineſtimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, foibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ;
Avec les ſcélérats feriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans : vous, amis des vertus,
Qui par un ſeul moment de doute ou de foibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévere,
A l'homme, hélas ! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir !
Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,

Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,
Mais ici c'eſt un pere, il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne fait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (e).
Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue ;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs.
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent ;
Ils déſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là regnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là ſont les vrais Héros : là vivent les vrais ſages ;
Là ſur un trône d'or, Charlemagne & Clovis

Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.
Le ſage Louis (*f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cedre, & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe (*g*) eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidele,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
De ſes aimables loix chacun goûtoit les fruits.
Revenez, heureux temps, ſous un autre Louis.
Plus loin ſont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trimouille (*h*), Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin (*i*), le deſtructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone (*l*),

La honte des Anglois, & le ſoutien du trône.
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chere ;
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur mere :
Leur cœur ſimple & docile aimoit la vérité :
Leur culte étoit le mien, pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le temps, d'un aile prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et de-là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux, deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaiſirs.
On voit la liberté, cette eſclave ſi fiere,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniere.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer :
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même, elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des loix.

Mon

Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace :
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître . . .
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranche, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe ?
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des ſiecles à venir ces vivantes images,
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.

Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Approchons-nous : le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoutiendra long-temps la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon pere.
Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de Lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revêtus de la poupre Romaine,
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats ;
Il les prend pour des Rois ..... Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,

L'autre aux Rois irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Et toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance ;
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager (*n*),
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger :
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi (*o*) qui les fait trembler tous !
Quels honneurs, quels reſpects ! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort.
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siecle heureux de Louis, ſiecle que la Nature

De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amene les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards,
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages (*p*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiere,
Sondent les profondeurs de la Nature entiere:
L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Grece & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
François, vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes:
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes:
Un Peuple de Héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats,
A travers mille feux je vois Condé (*q*) paroître;
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon maître,
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal,
Catinat (*r*) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du ſage.
Vauban (*ſ*) ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,

Luxembourg (*t*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars (*u*),
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugene.
Quel eſt ce jeune Prince (*x*), en qui la majeſté,
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des François vous voyez le plus juſte;
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuſe?
La France ſous ſon regne eût été trop heureuſe;
Il eut entretenu l'abondance & la paix;
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils.
Un foible rejetton (*y*) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.

O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connoître:
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître;
Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux:
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté premiere;
Perce la triſte nuit, qui couvroit ta lumiere:
Que les Arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes:
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros (z), que de loin pourſuit la calomnie,
Facile & non pas foible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître:

Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerriere
De l'aigle des Germains briſoit la tête altiere.
O mon pere ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois:
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un maître :
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes Fils !
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques (*a*),
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermerent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſerent.
L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres :
Les ſonges voltigeans fuyoient avec les ombres.

Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiroient le reſpect & la crainte :
Dieu rempliſſoit ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiere,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiere.

Fin du ſeptieme Chant.

NOTES

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Que l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes céleſtes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paroiſſent s'attirer & s'éviter.

(*b*) En Perſe les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui paroît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une image du Créateur.

(*c*) Les Théologiens n'ont pas décidé, comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainſi qu'il étoit dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on auroit dû prononcer l'oraiſon funebre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hauſſe-col, ſur

lequel étoit gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

(*e*) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettoient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

(*f*) LOUIS XII eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de Pere du peuple.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. (MEZERAI, *grande hiſtoire.*)

(*h*) Parmi pluſieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portoit l'oriflamme, & qui refuſa l'épée de Connétable ſous Charles VI.

CLISSON (le Connétable de), ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudroit un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette Maiſon.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célebre bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

(*i*) GUESCLIN (le Connétable du Gueſclin). Il ſauva la France ſous Charles V, conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Caſtille.

(*k*) BAYARD (Pierre du Terrail, ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche). Il arma

François I' Chevalier à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) JEANNE D'ARC (connue ſous le nom de la Pucelle d'Orléans), ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiegne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorciere par un Tribunal Eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglois, qui auroient dû honorer ſon courage.

(*m*) Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours, malgré ſes ennemis, & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

(*n*) Le Peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtoit le grand Colbert, au point qu'il voulût déterrer ſon corps ; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chere & reſpectable.

(*o*) Louis XIV.

(*p*) L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

(*q*) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le Grand Condé, & HENRI Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur temps : tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire

même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé ſembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de Turenne remporta des avantages ſur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes, cependant on n'oſe point décider quel étoit le plus grand homme.

(r) Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite ſans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyoit des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractere de modération.

(ſ) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle maniere, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 ſiéges, & s'eſt trouvé à 140 actions. Il a laiſſé 12 volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avantage de ſa Patrie.

(t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Caſſel, ſous les ordres de MONSIEUR, frere

de Louis XIV, & remporta en Chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baſtille, & reçut mille dégoûts des Miniſtres.

(*u*) On s'étoit propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrein, où ſe poſta depuis le Duc de Malborough, lorſqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis, ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut bleſſé.

Enfin, en 1712, lorſque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit ſi Louis XIV quitteroit Verſailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchiennes*, fit lever le ſiége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Radſtat au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plénipotentiaire de l'Empereur.

(*x*) Feu Monſieur le Duc de Bourgogne.

(*y*) Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

(ϰ) Vrai portrait de Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

(*aa*) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & la branche de l'Eſpagne ſembloient déſunies.

LA HENRIADE.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

Des Etats dans Paris la confuſe aſſemblée
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce (a) Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême,
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.

Peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
promet de combattre, & de mourir pour lui.
n d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
us ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa que-
relle ;
Lorrains (*b*), les Nemours, la Châtre,
Canillac,
l'inconſtant Joyeuſe (*c*), & Saint-Paul, &
Briſſac :
viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur
viſage.
elques-uns en tremblant ſembloient porter
leurs pas,
oiblis par leur ſang verſé dans les combats ;
is ces mêmes combats, leur ſang & leurs
bleſſures,
excitoient encor à venger leurs injures.
us auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
us le fer dans les mains, jurent de le venger.
lle au haut de l'Olympe, aux champs de
Theſſalie,
s enfans de la terre on peint la troupe impie,
aſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
e du fol eſpoir de détrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
un char lumineux ſe préſente à leur vue :
urage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
eſt maintenant, François, qu'il faut vaincre
ou mourir.
Aumale le premier ſe leve à ces paroles ;

Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, & différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paroiſſoit vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le Peuple au devant court en foule avec joie ;
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie :
C'étoit le jeune Egmont (*d*), ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie :
Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut ſur l'échafaut, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtiſan lâche, & guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit périr ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyoit ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.

u'avec plaiſir, grand Roi, tu voyois cette audace !
que tes vœux hâtoient le moment d'un combat,
ù ſembloient attachés les deſtins de l'Etat !
ès des bords de (e) l'Iton & des rives de l'Eure,
t un champ fortuné, l'amour de la Nature :
guerre avoit long-temps reſpecté les tréſors
ont Flore & les Zéphyrs embelliſſoient ces bords.
u milieu des horreurs des diſcordes civiles,
s Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles ;
otégés par le Ciel & par leur pauvreté,
ſembloient des ſoldats braver l'avidité,
ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
s deux camps ennemis arrivent en ces lieux,
déſolation par-tout marche avant eux.
l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent ;
s Bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cacherent ;
leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas.
mportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
u moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;

S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix :
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.
On voyoit près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont (*f*), qui ſous cinq Rois avoit porté les armes ;
Biron (*g*) dont le ſeul nom répandoit les alarmes ;
Et ſon fils (*h*) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... Mais alors il étoit vertueux.
Sully (*i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime ;
Turenne (*k*), qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sédan la puiſſance & le nom ;
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élévée.
Eſſex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altiere,
Paroît s'enorgueillir de ſa tige étrangere.
Son caſque étinceloit des feux les plus brillans,

Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiere Maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le ſoutien des Rois.
Plus loin ſont la Trimouille (*l*), & Clermont & Feuquieres;
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguieres (*m*):
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros, en foule attendoient le ſignal,
Et rangés près du Roi liſoient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon parti connoiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le Ciel à ſes armes propice,
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens:
Ce Héros cependant, maître de ſa foibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,

Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux;
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;
Tel paroiſſoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas ! il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammoit ſa préſence,
» Vous êtes nés François, & je ſuis votre Roi (*n*),
» Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte ſur ma tête,
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs alors en même-temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,

Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis (*o*), pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
Raſſemble en même temps, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frere en fuyant meurt de la main d'un frere,
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay (*p*) le ſuit, toujours calme & ſerein.
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie:
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces puiſſances des Cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,

Qui changent le combat, qui fixent le deſtin ;
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain ;
L'Officier les reçoit ; ſa troupe impatiente
Regle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomptée,
Repouſſoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans,
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtriere,
Commençoit des combats la fatale carriere ;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
Favori des amours, il ſortoit de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,

Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main trem-
blante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit en pleurant d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerriere,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſiere,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent
les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues:
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables
nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs
flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſ-
ſent.
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre
mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut, le Démon de la guerre,

La

La mort pâle & ſanglante étoient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités !
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage.
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoiſſent pas,
Le fer qui les couvroit, brille & vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectoit ſon rival, admiroit ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiere,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiere.
D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas, c'étoit ſon fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur,
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va chercher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le Soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſoit redire aux échos attendris,

Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue :
Eſt-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus ;
Elle rouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres!
Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron ; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe,
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,

Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent,
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere;
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiere :
Percé de coups lui-même il eſt près de périr.....
C'étoit ainſi, Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître ſévere,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas !
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant & ſon vol plus rapide.
Biron (*q*) qu'environnoit les ombres de la mort,

A l'aſpect de ſon Roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidelle.
Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ſes ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchoit le Héros, ſur lui ſeul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugle, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent :
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent ;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;

Il eſt comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourroit exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, Mânes ſanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa Nobleſſe fidelle ;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort ſuivoit ſes coups ;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.
Long-temps cet étranger trompé par ſon courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens, Bourbon, cria-t-il, viens augmenter ta gloire ;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les pleines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre ;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe & combattent pour lui ;
Que la Nature entiere attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.

D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble;
Ainſi que le danger ſon audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite :
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulerent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopperent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere :
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent.
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,

Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ;
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſoit les Flamands, la fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris ;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,

A la main qu'il connoît ſoumet ſa tête horrible ;
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paroît menacer même en obéiſſant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.
Henri victorieux voyoit de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment :
Vint voir comme il ſauroit uſer de la victoire,
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en ſa préſence,
Attendoient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il ; vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnoiſſez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,

Allez

Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi :
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage ;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui tout couvert de ſang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumiere étoit preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif, il étendoit ſes ſoins.
Du vrai comme du faux la prompte meſſagere,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aile légere,
Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'Univers.
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célebre des Rois la honte, ou les merveilles,

Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçoit la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'alégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infideles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos Temples retentirent,
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits,
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris!
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer;
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zele;
Mais malgré tant de ſoins, la Vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affoiblir;

Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit, & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

Fin du huitieme Chant.

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Il se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

(*b*) Les Lorrains. Le Chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc, étoient de la maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, Duc de Nemours, frere utérin du Duc de Mayenne.

La Chatre étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(*c*) Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrieme Chant, Remarque (*a*).

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avoit dit, qu'il n'étoit bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrétement avec Henri IV, &

lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

(*d*) Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant reſté dans le parti de Philippe II, Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A ſon entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguoit ayant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon pere : » *Ne parlez pas de lui*, dit le » Comte, *il méritoit la mort, c'étoit un rebelle* ». Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cauſe.

(*e*) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que ſe donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(*f*) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentil-homme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritiere de l'ancienne maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.

(*g*) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand-Maître de l'Artillerie, étoit un grand homme de guerre : il commandoit à Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : « *Sire, vous avez fait ce que devoit faire* » *Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi* ».

Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au ſiége d'Epernai.

(*b*) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui ſervirent à l'échafaud.

(*i*) RONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances, grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avoit conſeillé à Henri III de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix.

GRILLON étoit ſurnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de ſe battre contre ce même Duc de Guiſe. C'eſt à ce Grillon que Henri le Grand écrivit : « *Pends-toi, brave Grillon, nous avons* » *combattu à Arques, & tu n'y étois pas....* » *Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort &* » *à travers* ».

(k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Marck, Princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes noces le Maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette Souveraineté acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, ſon fils, qui ayant trempé dans la conſpiration de Cinq-Mars contre Louis XIII,

ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie : il eut en échange de ſa Souveraineté, de très-grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnoient plus de richeſſes, & moins de puiſſance.

(*l*) CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, & étoit le Seigneur le plus conſidérable parmi les Calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être Connétable ſous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe Marquiſe de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquieres & de Neſle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : » *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le* » *verrez toujours au chemin de l'honneur & de* » *la gloire* ».

(*o*) La bayonnette au bout du fuſil, ne fut en uſage que long-temps après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premieres bayonnettes.

(*p*) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avoit effectivement dans l'action le ſang-froid dont on le loue ici.

(q) Le Duc de BIRON fut bleſſé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françoiſe, qu'Henri le Grand lui ſauva la vie. (On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aiſément déplacé).

LA HENRIADE.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Deſcription du Temple de l'Amour : La Diſcorde implore ſon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelque temps auprès de Madame D'ESTRÉE, *ſi célebre ſous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Aſie,
S'éleve un vieux Palais (*a*) reſpecté par les temps ;
La Nature en poſa les premiers fondemens :
Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature.

Là tous les champs voiſins peuplés de myrthes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains;
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célebrent leur honte, & vantent leurs foibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.

Près du Temple ſacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtere en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur,
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui le guide:
La haine & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,

Porte en ſa foible main les deſtins de la terre ;
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes ;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.
La Diſcorde ſoudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflammés :
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles ?
Pour qui réſerves-tu tes fleches invincibles ?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature,
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeul écartés.
Encore une victoire, & mon trône eſt en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner ;

De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans efforts Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'Empire du Monde?
Henri te reſte à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre ſa tête altiere;
Endors entre tes bras ſon audace guerriere.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien.
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton regne eſt le mien.
Ainſi parloit ce monſtre, & la voûte tremblante
Répétoit les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fleches dorées;
Il fend des vaſtes Cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs François ſur l'aile des zéphyrs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie

Le foible Ximoïs, & les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueillleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe (*b*),
Aſyle encor plus doux, lieux où dans ces beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naiſſoient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre.

Mille jeunes guerriers à travers les guérêts,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine ;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne ;
Il agite les airs que lui-même a calmés :
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ſes torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons à ſes ordres fideles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuſe nuit ſuccede au plus beau jour ;
La Nature en gémit, & reconnoît l'Amour.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide :
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagere,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces triſtes climats

D'un illuſtre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond du château, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere,
Qui fidele à ſes Rois, vieilli dans les haſards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée (*d*) étoit ſon nom; la main de la Nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paroître
Celle (*e*) qui des Romains avoit dompté le Maître,
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,

Sous

Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre ;
Il paroît ſans flambeau, ſans fleches, ſans carquois ;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle ;
Que n'eſpéroit-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paroît aux yeux ſéduits, l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable ;
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus ; à l'Amour tout miracle eſt poſſible :
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,

Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage :
A peine a t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe ;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiete, & pouſſe des ſoupirs ;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs ;
Il demeure enchanté dans ſes belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergere, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée ?
Par un charme indomptable elle étoit attirée ;

Elle avoit à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros & l'amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle :
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Eſtrée.
Loin de lui cependant tous ces Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternés.
Ils trembloient pour ſes jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire :
On le cherchoit en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſembloient déja vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-temps ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphere,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés ;
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des François fixa ſon vol divin

Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay ; c'étoit pour nous inſtruire
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples Païens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.
Non moins prudent ami que Philoſophe auſtere,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire,
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtere pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molleſſe
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire ;

Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévere ;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornay mépriſoit ſa colere & ſes charmes,
Tous ces traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux ;
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſyle du myſtere,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguoit ſes appas ;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans ;
Ils ſentoient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmoient ce Héros :
L'un tenoit ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée ;

Et rioit en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa foibleſſe ;
Elle exprime en grondant ſa barbare alégreſſe ;
Sa fiere activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens :
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ſes jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paroître ! il le voit & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtere où régnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa foibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi,
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire,
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire ;

Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître,
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paroître;
Vous de la France entiere auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre;
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit: le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à ſon empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rappelle;

D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toujours ſévere, & toujours inflexible,
Entraînoit cependant ſon Maître trop-ſenſible.
La forçe & la vertu leur montrant le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colere & ſa honte.

Fin du neuvieme Chant.

NOTES

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(*a*) CETTE description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scene, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique : parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de tout temps passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

(*b*) VAUCLUSE, *Vallisclausa*, près de Cordes en Provence, célebre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

(*c*) ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

(*d*) GABRIELLE D'ESTRÉE, d'une ancienne maison de Picardie, fille & petite-fille d'un

grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir le riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Hiſtoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princeſſe de Conti.

(*e*) CLÉOPATRE allant à Tarſe, où Antoine l'avoit mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étoient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopatre étoit habillée comme on repréſentoit alors la Déeſſe Vénus; ſes femmes repréſentoient les Nymphes & les Graces; la poupe & la proue étoient remplies des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE).

LA HENRIADE.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du Roi à ſon Armée : il recommence le Siége. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur foibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards.

os reparut aux pieds de ſes remparts,
mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
l'Ange de la France appaiſant ſon courroux,
ſon bras vainqueur & ſuſpendit ſes coups.
camp du Roi jette des cris de joie;
il d'impatience il dévoroit ſa proie.
ueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
prudent Mayenne étoient tous raſſemblés.
Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
noit fiérement ce langage intrépide:
'avons point encore appris à nous cacher,
ni vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher;
qu'il faut porter une fureur heureuſe.
ois des François la fougue impétueuſe;
re de leurs remparts affoiblit leur vertu.
çois qu'on attaque eſt à demi vaincu.
t le déſeſpoir a gagné des batailles:
ds tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.
ut à ces mots: les Ligueurs en ſilence
ient de ſon audace accuſer l'imprudence.
ugit de honte, & dans leurs yeux confus

Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
François, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte;
Il s'avance : un Héraut miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend; ennemis, paroiſſez.
Tous les Chefs à ces mots d'un beau zele pouſſés,
Vouloient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tout briguoient près du Roi cet illuſtre avantage;
Tout avoient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence;
Combats pour ton Pays, pour ton Prince & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.

Il dit ; le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangerent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevoit un nuage,
Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage :
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carriere,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenoit d'une main cette olive ſacrée,

Préſage conſolant d'une paix deſirée,
Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés :
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible ;
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux en ſon Temple apportée
A ſes yeux éblouis l'Arche fut préſentée.
Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avoient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carriere.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier :
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable :
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée, & ſans autre défenſe,

Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe & combats avec moi :
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice :
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit : j'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats :
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du Ciel il me laiſſe à moi-même ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite :
L'autre d'un pas léger ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir :
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre :
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumiere éclatante,

Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encore par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colere,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur:
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa foibleſſe:
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent:
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
» De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé:
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain:
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.

Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine,
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits,
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris (a),
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré;
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte;
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs,
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Étouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte:
Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.
Les cris des aſſiégeans, juſqu'au Ciel s'éleverent;
Les Chefs & les Soldats, près du Roi s'aſſemblerent;
Ils demandoient l'aſſaut; mais l'auguſte Louis,
Protecteur des François, protecteur de ſon fils,
Modéroit de Henri le courage terrible.
Ainſi des Élémens le moteur inviſible,
Contient les Aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barriere où ſe briſent les mers:

Il fonde les Cités, les diſperſe en ruine,
Et les cœurs des humains ſont dans ſes mains divines.
Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir;
Il laiſſe à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (*b*) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zele, hélas! qui ne ſauroit céder,
Enſeigne à tout ſouffrir comme à tout haſarder.
Les mutins qu'épargnoit cette main vengereſſe,
Prenoient d'un Roi clément la vertu pour foibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur vainqueur;
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive.

Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſerent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort, qui marchoit après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de myrte & de roſe ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſere au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau, qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin des malheureux couchés ſur la pouſſiere,
Se diſputoient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.

Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſeres!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs peres.
Ce déteſtable mets (c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſeres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels (d),
Du Dieu qu'ils offenſoient atteſtant la ſouffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux:
Aux autres ils montroient d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles;
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouroient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville étoit remplie;
Tigres que nos aïeux nourriſſoient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.

Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques,
Barbares (*e*), dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultere,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mere;
De la cruelle faim le beſoin conſumant,
Fait expirer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Étoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire (*f*),
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire?)
Une femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa miſere & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante,

La rage enfin l'emporte, & d'une voix trem-
blante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont
porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans, ou la faim l'auroient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrois-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ;
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſere ;
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta
mere ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris, du moins, voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée,
Enfonce, en frémiſſant, le parricide acier ;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe pré-
ſente
Une femme égarée, & de ſang dégoûtante.
Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhu-
mains,

C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :
Que la mere & le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard, qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte ;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.
Juſqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent :
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent :
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'oſe.
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers-toi mes innocentes mains :
Tu le ſais, je tendois les bras à ces mutins :
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes :

Qu'il

Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans ;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſere ;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le pere.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſai-je en le ſauvant perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis :
Et ſi trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :
» Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.
Il dit (*g*), & dans l'inſtant il veut que ſon armée
Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes ſombres,

Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les Enfers, & les Mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſembloient incroyables.
Ils voyoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſoient-ils, ces monſtres ſi cruels ?
Eſt-ce là ce Tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'eſt la brillante image ;
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modele des Rois :
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe :
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel étoit le langage :
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,

Dont la foible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours ?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans ſans courage, & Chrétiens ſans vertu,
» A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire ?
» Ne connoiſſez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir :
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſoit taire la voix ;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,

La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les temps alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes;
La foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes:
Et la douce eſpérance, & l'amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds: de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face:
Des Puiſſances du ſiecle ils retranchent la race,
Tandis que des humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,

Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout peuple eut ſes Tyrans :
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté favorable aux humains,
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les Rois,
Vois le peuple François à ſon Prince rebelle :
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidele.
Aveuglé par ſon zele il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre :
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître :
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un Maître.

Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les ſujets au Prince, & le Prince aux
ſujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlerent :
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en trem-
blerent.
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſoit pour lui.
Soudain la vérité ſi long-temps attendue,
Toujours chere aux humains, mais ſouvent in-
connue,
Dans les tentes du Roi, deſcend du haut des
Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les
yeux :
De moment en moment, les ombres qui la
couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ou-
vrent ;
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour
elle,
Voit, connoît, aime enfin ſa lumiere immor-
telle.
Il avoue, avec foi, que la Religion

Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnoît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces myſteres ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Louis dans ce moment, qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix;
Il entre (*b*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les Prêtres ſont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoît ſon vrai Roi, ſon Vainqueur & ſon Pere.

Dès-lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

Fin du dixieme & dernier Chant.

NOTES

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) LE Chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, & ſa mort affoiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Viçomte de Turenne n'eſt qu'une fiction ; mais ces combats ſinguliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célebre derriere les Chartreux, entre le ſieur de Marivaux, qui tenoit pour les Royaliſtes, & le ſieur Claude de Marolles, qui tenoit pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(*b*) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(*c*) Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts : conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange foibleſſe de l'imagination humaine. (Ces aſſiégés n'auroient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes, qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os).

(*d*) On fit la viſite, dit Mezeray, dans les logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvens, qui ſe trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

(*e*) Les Suiſſes, qui étoient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du temps; c'eſt ſur eux ſeuls, que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur Nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables Nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(*f*) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arriverent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

(*g*) HENRI IV fut ſi bon, qu'il permettoit à ſes Officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray), des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les ſoldats en faiſoient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentoient. Par-là il arriva effectivement, que les aſſiégeans nourrirent les aſſiégés.

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Hiſtoire.

FIN.

DISSERTATION

SUR LA MORT

D'HENRI IV.

DISSERTATION

SUR

LA MORT D'HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les Mémoires du temps de la mort d'*Henri IV* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa Maîtreſſe, ſur ſa Femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant : on veut ſe faire

valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un Spectacle, comme d'une Tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue, tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pouprée enleve des perſonnes conſidérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête, & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuves, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs Ouvrages.

La mere d'*Henri IV* mourut d'une pleuréſie ; combien d'Auteurs la font empoiſonner par un Marchand de gants, qui lui vendit des gants parfumés, & qui étoit, dit-on, l'Empoiſonneur à Brevet de Catherine de Médicis.

On ne s'aviſe guere de douter que le Pape

Alexandre VI, ne ſoit mort du poiſon qu'il avoit préparé pour le Cardinal Corneto, & pour quelques autres Cardinaux dont il vouloit, dit-on, être l'héritier. Guicciardin, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit qu'on imputoit la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le Pape fût un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à Guicciardin: *L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion; vous étiez l'ennemi du Pape; vous avez trop cru votre haine & les actions de ſa vie.* Il avoit, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier étoit-il un objet ſi important? Ces effets

étoient preſque toujours enlevés par les Valets-de-chambre avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu haſarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandoit des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le Journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire ? Ce Journal le fait mourir d'une fiévre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de preuve de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de ſon pere : voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon.

Le pere & le fils ſont malades en même temps, donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinoient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité : c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon Maître : mais ce ne doit pas être celle d'un Hiſtorien. Il ſe porte pour juge ; il prononce les Arrêts de

la poſtérité : il ne doit déclarer perſonne coupable, ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin, je le dirai des *Mémoires de Sully*, au ſujet de la mort d'*Henri IV*. Ces Mémoires furent compoſés par des Secrétaires du Duc de Sully, alors diſgracié par Marie de Médicis ; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette Princeſſe que la mort d'*Henri IV* faiſoit Maîtreſſe du Royaume, & ſur le Duc d'Epernon, qui ſervit à la faire déclarer Régente.

Mezerai, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le ſixieme Tome des *Mémoires de Condé*, fait ſes efforts pour donner au miſérable Ravaillac les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre ? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuſe à la fois le Pere Alogona, Jéſuite, oncle du Duc de Lerme, tout le Conſeil Eſpagnol, la Reine Marie de Médicis, la Maîtreſſe d'*Henri IV*, Madame de Verneuil & le Duc d'Epernon. Choiſiſſez donc. Si la Maîtreſſe eſt

coupable, il n'y a pas d'apparence que l'Epouse le soit, si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac, ce n'est donc pas le Duc d'Epernon qui l'a séduit dans Paris, lui que Ravaillac appelloit *Catholique à gros grains*, comme il est prouvé au Procès; lui qui n'avoit jamais fait que des actions généreuses, lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, & qui vouloit qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves, dit Mezerai, *que des Prêtres avoient mené Ravaillac jusqu'à Naples.* Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le Procès criminel de ce Monstre, vous y trouverez tout le contraire.

Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé du Jardin, & d'une Descomans, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes les réponses. Quel intérêt auroit-il eu à cacher le nom de ceux qui l'auroient abusé? Je conçois

bien qu'un Scélérat aſſocié à d'autres Scélérats de ſa trempe, cele d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit ſéduit, un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il ſeroit protégé, ne décéleroit-il pas ſes ſéducteurs ? Comment, dans l'horreur des tortures, n'accuſeroit-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui vouloit faire la guerre au Pape. J'ai eu des viſions, des révélations : J'ai cru ſervir Dieu. Je reconnois que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible. Je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat, il avoit été dévotement à la meſſe. Il avoue qu'il avoit voulu pluſieurs fois parler au Roi, pour le détourner de faire la guerre en fa-

veur des Princes Hérétiques. Il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'a déja tenté deux fois ; qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné, vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ces interrogatoires, *François Ravaillac :*

Que toujours dans mon cœur,
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnoît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoiſonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étoient la ſuperſtition & la fureur, qui animerent Jean Châtel, Pierre Barrierre, Jacques Clément. C'étoit l'eſprit de Poltrot qui aſſaſſina le Duc de Guiſe ; c'étoient les maximes de Baltazar Gerard, aſſaſſin du grand Prince d'Orange. Ravaillac avoit été Feuillant, & il ſuffiſoit alors d'avoir été Moine pour croire que c'étoit une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de ſa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie d'*Henri IV*, le meilleur des Rois : on devroit s'étonner que

les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avoit continuellement devant les yeux Aod aſſaſſinant le Roi des Philiſtins, Judith ſe proſtituant à Holoferne, pour l'égorger dormant entre ſes bras: Samuel coupant par morceaux un Roi priſonnier de guerre, envers qui Saül n'oſoit violer le Droit des Nations. Rien n'avertiſſoit alors que ces cas particuliers étoient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiroient point à conſéquence; on les prenoit pour la Loi générale. Tout encourageoit à la démence, tout conſacroit le parricide. Il me paroît enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance, qui dominoit, & par la connoiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant les Juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que Jean Châte avoit commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné; & Ravaillac dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces Monſtres étoient fer-

vens dans la Foi. Ravaillac ſe recommande en pleurant à Saint François ſon Patron, & à tous les Saints. Il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux Docteurs auxquels il s'eſt confeſſé d'aſſurer le Greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le Roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au Pere d'Aubigny, Jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues, & le Pere d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas. Enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt le ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raiſons ? Sont-ce là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'Editeur du ſixieme Tome des *Mémoires de Condé* inſiſte encore ; il cherche un paſſage des *Mémoires de l'Etoile*, dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé, quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferois ſeroit bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me tirer.*

Premiérement, ces paroles ne ſont point rapportées dans le Procès-verbal de l'exécution. Se-

condement, il eſt vrai, peut-être, que Ravaillac dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé, quand on me diſoit le Roi eſt haï. On ſe réjouira de ſa mort.* Il voyoit le contraire, & que le peuple le regrettoit; il ſe voyoit l'objet de l'horreur publique : il pouvoit bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avoit jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de Jean Châtel, s'il n'avoit pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles.

Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'Etoile ? Un bruit de Ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il ſur un Procès-verbal ? Dois-je en croire M. de l'Etoile, qui écrivoit le ſoir tous les contes populaires qu'il avoit entendus le jour ? Défions-nous de tous ces Journaliſtes, qui font des Recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, 18 Tomes *in-folio* des Mémoires du feu Marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : *La Reine d'Eſpagne, Marie-Louiſe d'Orléans, eſt morte empoiſonnée par le Marquis de Mansfeld; le poiſon avoit été mis dans une tourte d'anguilles : la Dona*

Molina, qui mangea la desserte de la Reine, en est morte aussi : trois Camérisles en ont été malades : le Roi l'a dit ce soir à son petit couvert.

Qui ne croiroit un tel fait circonstancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, & rapporté par un Courtisan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avoit soin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il est très-faux que la Dona Molina soit morte alors ? Il est tout aussi faux qu'il y ait eu trois Camérisles malades, & non moins faux que Louis XIV ait prononcé des paroles aussi indiscretes. Ce n'étoit point M. de Dangeau qui faisoit ces malheureux Mémoires ; c'étoit un vieux Valet-de-Chambre imbécille, qui se mêloit de faire à tort & à travers des Gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les anti-chambres. Je suppose cependant que ces Mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque Compilateur ; que de calomnies alors sous presse ! que de mensonges répétés dans tous les Journaux ! Il faut tout lire avec défiance. Aristote avoit bien raison, quand il disoit *que le doute est le commencement de la sagesse.*

Fin de la Dissertation sur la mort d'Henri IV.

Ouvrages ſous Preſſe.

Collection des Œuvres de J. J. Rouſſeau, faite ſur l'Edition de Geneve : elle eſt ſupérieurement imprimée ſur très-beau papier, avec gravures faites par les meilleurs Artiſtes de Paris. Cette Edition eſt faite pour être jointe à la Collection.

L'on a fait tirer un petit nombre d'exemplaires *in*-8., en conſervant le petit format, ce qui formera une des plus belles Editions qui aient encore paru par la belle marge & par l'exécution typographique.

La Nouvelle Héloïſe paroîtra en Mars prochain avec 14 gravures, & la ſuite ſucceſſivement.

Les Œuvres choiſies de Piron. 3 vol.
—— de Jean-Baptiſte Rouſſeau. 3 vol.
Œuvres de la Fare.
—— de Mathurin Regnier.
Poéſies de Sapho.
Joannis . . . . 2 vol.
La Dunciade, Poëme en dix Chants.

On ne néglige rien pour rendre cette Collection agréable & intéreſſante, commode & portative : chaque Ouvrage eſt orné du portrait de l'Auteur, ou d'une vignette gravée par un des meilleurs Artiſtes de Paris.

On donnera tous les ans 12 à 15 volumes, qui augmenteront ſucceſſivement cette Col-

lection, & qui ſera une des plus belles & des plus complettes qui aient jamais paru en France.

Prix en feuille pour le particulier.

Œuvres de Voltaire, 40 vol. *in*-8, édition de Geneve, encadrée, avec fig. . 72 l.

Dictionnaire de la Langue Françoiſe, par Richelet, 2 vol. *in*-8. . . 7 l. 10 ſ.

Dictionnaire de Trévoux, 8 vol. *in*-*folio*, derniere édition. Paris. . . 72 l.

Avis au Peuple ſur ſa Santé, par Tiſſot, 2 vol. . . . . 2 l. 5 ſ.

L'Onaniſme, par le même, 1 v. 1780. 1 l. 10 ſ.

Recueil de Contes tirés d'anciens Auteurs, dans un genre libre, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 ſ.

Idem, *in*-8. grand papier, 1780. 6 l.

Les Incas, par M. Marmontel, 2 vol. grand *in*-8, avec fig. belle édit. de Paris. 18 l.

Œuvres de Paliſſot, 6 vol. *in*-8, avec belles fig. magnifique édition. . . 27 l.

Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, 9 vol. *in*-8. derniere édition de Paris. . . 36 l.

Idem, 6 vol. *in*-4. . . . 54 l.

Hiſtoire de Philippe II, Roi d'Eſpagne, traduit de l'Anglois, 4 vol. . . 7 l. 10 ſ.

LOR INSTITUTION
ERSITY
17 MAR 1998
LIBRARY

CATALOGUE.

COLLECTION des petits formats, en beau papier, belle impreſſion, belles gravures, & en tout ſupérieure à celle imprimée à Lyon : elle contient déja 39 vol. tant des Poëtes François que d'autres Ouvrages d'agrément & d'amuſement, & elle ſe continue toujours. Tous ces Ouvrages ſe vendent ſéparément, & à un prix modique eu égard à la beauté des Editions.

Prix en feuille pour le particulier.

RECUEIL de Contes, 4 vol., avec une jolie Vignette à chaque Conte, gravées par les meilleurs Artiſtes de Paris. Les deux premiers vol. contiennent les Contes de la Fontaine, & les deux derniers ſont de différens Auteurs. . . . 30 liv.

Contes Moraux de M. Marmontel, 3 vol. avec 27 fig. joliment gravées. . 9 l.

Béliſaire, du même Auteur. . 2 l. 5 ſ.

Jéruſalem délivrée, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.

Fables de la Fontaine, 2 vol. . 4 l.

Les Saiſons de Tompſon, fig. . 2 l. 10 ſ.

Poëme de Voltaire en 18 chants. . 3 l. 10 ſ.

Idem, en 21 chants, avec des Notes, & une vignette à chaque chant.

Contes en vers & Poéſies de Voltaire. Poëmes,

Epîtres & autres poéſies du même Auteur, 2 vol. . . . . 4 l. 5 ſ.

Amours paſtorales de Daphnis & Chloé. 2 l.

Lettres & Epîtres amoureuſes d'Héloïſe & d'Abeilard, 2 vol. . . 4 l.

Œuvres de Grecourt, 4 vol. . 9 l.

—— de Geſſner, 3 vol. avec 18 fig. 15 l.

—— Le même Ouvrage ſur un papier un peu plus commun; avec le portrait & les trois Frontiſpices gravés. . . 6 l. 15 ſ.

—— de Vergier, 3 vol. . . 6 l. 15 ſ.

—— de Chaulieu, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.

—— de Greſſet, 2 vol. . . 4 l. 10 ſ.

—— de Bernard. . . . 2 l. 5 ſ.

—— de Bernis, 2 vol. . . 3 l. 10 ſ.

—— de Boileau, 2 vol. . . 4 l.

—— choiſies de Mde. Deshoulieres. 2 l. 5 ſ.

L'Emile de J. J. Rouſſeau, avec 8 belles gravures. 4 vol. . . . . 10 l.

Le Couſin de Mahomet, 2 vol. fig. 4 l.

Le Poëme du Bonheur, par M. Helvetius, revu & corrigé d'après le véritable manuſcrit; avec le portrait de l'Auteur. 1 vol. 2 l. 5 ſ.

Les Bijoux indiſcrets, 2 vol. fig. . 4 l.

La Henriade de Voltaire, avec le portrait d'Henri IV. . . . . 2 l.

Les perſonnes qui déſireront avoir tous ces petits Volumes reliés en veau, écaille, filet, bord & bordure dorés ſur tranche, paieront la reliure 16 ſols le Volume.

972422

Young's
9.3.98
[ZAH]

Cuo33
Para.